Ami du Clergé du 1er février 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — B. Jésus, l'Homme-Dieu : VII. L'humanité du Christ, 33.
Carême sur les Notes de l'Eglise. — 2e Dimanche de Carême : II. L'Eglise est une, 35. — 3e Dimanche : L'Eglise est sainte, 36. — 4e Dimanche : IV. L'Eglise est catholique, 38.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXIV. La Réforme catholique, 39.

JESUS LE REDEMPTEUR

B. — Jésus, l'Homme-Dieu

VII

L'HUMANITÉ DU CHRIST

Mes frères,

« Ayez en vous les mêmes sentiments qu'avait le Christ. Lui, qui était de condition divine, il ne s'est pas prévalu de son égalité avec Dieu ; mais, au contraire, il s'est anéanti lui-même, prenant la condition d'esclave et se faisant semblable aux hommes ». — Cette exhortation de S. Paul aux chrétiens de la ville de Philippes (Phil., II, 5-7) me semble le meilleur exorde à l'instruction de ce jour sur l'humanité de Notre-Seigneur, ses perfections naturelles et les défauts qu'il a pris volontairement.

Que de fois, en effet, des chrétiens, et des meilleurs, se rebutent à la pensée de reproduire dans leur vie et dans leurs sentiments les sentiments et la vie même du Christ ! Le Christ, disent-ils, un Dieu ! mais un abîme nous en sépare qu'il est impossible de combler. — Mon frère, ne vous découragez pas. Ce Dieu est toujours près de vous : homme comme vous, il a vécu comme vous ; comme vous il a travaillé, il a souffert, il a éprouvé vos sentiments, il a connu les innombrables petites et grandes misères de la vie humaine. Ayez ses sentiments, car il est homme comme vous...

I. — *Homme comme vous...*

Le Fils de Dieu aurait pu s'unir à un homme déjà formé ; mais il a voulu être conçu, miraculeusement sans doute, mais néanmoins selon les lois habituelles de la formation du corps humain. Il naît comme les autres enfants ; il grandit et se développe d'après les conditions ordinaires de la croissance humaine. S. Luc n'hésite pas à écrire que « le petit enfant croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (Luc, II, 52). Affirmation au premier abord déconcertante, car la science et la sainteté ont existé en Jésus, dès le premier instant, dans une mesure parfaite. Mais rappelons-nous l'exhortation de S. Paul : « de condition divine, le Fils de Dieu a pris notre condition d'esclave et s'est fait semblable à nous ». La science infinie de Dieu, la vision bienheureuse de l'âme intérieurement ravie dans l'extase divine n'empêchaient pas en Jésus le développement de sa condition humaine : connaissance expérimentale des hommes et des choses, exercice extérieur de la vertu. Et il n'est pas invraisemblable que le petit Jésus — sans cependant encore porter sa croix sur son épaule — allait, comme on le chante aux tout petits, chaque matin à l'école et y méritait la récompense des enfants sages.

L'enfant a grandi, modèle d'obéissance à Marie et à Joseph : « il leur était soumis », dit encore S. Luc (II, 51). Le voici adolescent, travaillant avec celui que tous croient être son père, dans l'humble atelier de Nazareth, maniant la scie, le rabot et la hache, comme les autres charpentiers. Et quand saint Joseph quitte le monde, c'est Jésus, le bon ouvrier qui, du prix de son travail, fera vivre sa mère et lui-même. Semblable aux autres hommes, il renouvelle chaque jour l'effort indispensable. Il est Dieu, sans doute, mais l'effacement volontaire de sa divinité permet à son humanité de paraître semblable à la nôtre, pendant que la Vierge immaculée, femme bénie entre toutes les femmes, sa mère, sera l'humble ménagère veillant à la propreté de la petite maison, à l'entretien des vêtements, à la préparation des aliments... Humain comme nous...

II. — *Perfections supérieures*

Humain comme nous, mais avec des qualités qui s'affirment supérieures aux nôtres, tel apparaît le Christ-homme dans sa vie publique.

Perfections *du corps*. Dans les premiers siècles de l'Eglise, plusieurs auteurs imaginaient Jésus laid de visage, petit, sans distinction extérieure, et cela par amour de l'humilité. Comment accorder pareille opinion avec le psaume qui salue le Messie comme « le plus beau des fils des hommes » (Ps. XLIV, 3) ; avec l'Evangile lui-même déclarant le Verbe fait chair « plein de grâce et de vérité » (I, 14) ? Les foules entouraient Jésus, pleines d'admiration pour « les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche » (Luc, IV, 22). Cet ascendant sur les foules suggère bien qu'il faut entendre le mot « grâce » dans un sens plénier qui inclut la grâce du corps et celle de l'esprit.

Mais c'est dans *l'âme du Christ* que nous constatons les perfections les plus admirables.

a) Perfection d'une *sensibilité* exquise et cependant pleinement maîtresse d'elle-même : le Christ est calme au milieu de la tempête, en face des démons qui interrompent ses discours, devant des adversaires qui l'insultent grossièrement, devant le serviteur du grand-prêtre qui le frappe, calme devant ses bourreaux, devant Pilate ou Hérode. Mais sa sensibilité s'émeut en face des misères et de la mort. Il éprouve de la joie, de l'admiration, de

l'étonnement. N'est-ce pas là une preuve convaincante que la présence de la divinité en lui n'entrave en rien le cours normal des sentiments humains ?

b) Perfections de *l'intelligence.* Cette intelligence se révèle merveilleuse, non seulement en raison des grandes idées qui font de Jésus le plus profond penseur qui ait paru dans l'histoire du monde, mais encore dans ses enseignements les plus familiers, illustrés qu'ils sont de traits pittoresques et d'observations fines et saisissantes.

c) Mais c'est surtout la *physionomie morale* du Christ qui révèle la perfection de son âme.

Une volonté toujours orientée vers la vertu : « Qui de vous me convaincra de péché ? » dit-il à ses adversaires (Jo., VI I, 46). Une volonté toujours obéissante et soumise à la volonté du Père : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix » (Phil., II, 8). Une volonté cherchant jour et nuit dans la prière la lumière et le réconfort nécessaires à l'accomplissement de la mission messianique.

Quelle délicatesse dans cette beauté morale sans précédent ! Jésus pratique le renoncement le plus complet, donne l'exemple de la mortification la plus totale, de la pauvreté la plus absolue. Mais cet amour du renoncement, de la mortification, de la pauvreté ne s'est jamais manifesté sous les dehors d'une austérité sévère et rebutante. Quand le salut des âmes est en jeu, Jésus apparaît très humain et très accessible. Il est le bon pasteur. Ses appels sont pleins de tendresse : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et chargés, et je vous donnerai le repos » (Mt., XI, 28). Il compatit à toutes sortes de souffrances, se laissant arracher à leur vue des gémissements, des larmes, des sanglots. Il pardonne généreusement à ses ennemis.

Mais deux caractères de son amour pour les hommes doivent retenir spécialement notre attention, sa miséricorde infinie à l'égard des pécheurs, ses amitiés fidèles :

— pour sauver les âmes, il n'hésite pas à fréquenter les pécheurs ; il accepte simplement les invitations qu'on lui fait, même chez les pharisiens et les publicains, et ses ennemis en profitent pour l'accuser d'être glouton et buveur de vin. Mais du moins, il sauve les âmes : rappelez-vous la Samaritaine, la femme adultère, la pécheresse, Zachée.

— les amitiés de Jésus méritent aussi toute notre attention. Amitié pour les petits enfants, qu'il aime à caresser et qui lui rendent bien son affection. Amitié pour ses apôtres qu'il n'a jamais, malgré sa pauvreté personnelle, laissé manquer de rien. Amour de sa patrie, dont les désastres à venir qu'il entrevoit lui arrachent des larmes. Amour de ses concitoyens auxquels, avant tous autres, il apportait la réalisation du royaume de Dieu. Faut-il rappeler quelques amitiés plus intimes : les trois apôtres préférés, Pierre, Jacques et Jean. Jean à qui, du haut de la croix, il confiera sa Mère bien-aimée ; et le petit groupe de Béthanie, Lazare et ses deux sœurs, chez qui il aimait à venir fréquemment se reposer...

III. — *Déficiences volontairement choisies*

Mais précisément cette sensibilité exquise, cette compréhension si humaine des souffrances du prochain, cette charité condescendante n'existaient en Jésus que parce qu'il a voulu, en vue de sa mission rédemptrice, prendre de la nature humaine les défauts compatibles avec sa science et sa sainteté. Jésus, certes, n'a pu être sujet à l'ignorance, ni éprouver de difficulté à faire le bien. La tentation du démon au désert ne pouvait susciter en lui le moindre mouvement de concupiscence.

Mais la possibilité de souffrir et de mourir, les passions nobles issues de l'amour du bien, Jésus les a voulu connaître. Il a souffert de la faim, de la soif, de la fatigue, de l'angoisse, de la tristesse, de la crainte. Rappelez-vous le jardin de Gethsémani. Au cours de sa vie publique, une sainte colère se manifeste contre les hypocrites qui voulaient le blâmer de guérir la main desséchée le jour du sabbat (Mc., III, 5). L'indignation parfois perce à travers les menaces qu'il est obligé de proférer. Il n'hésite pas à se livrer publiquement à des actes de répression sur les vendeurs du temple. Et, au moment où, sur la croix, la mort va faire son œuvre, il semble que le découragement, le désespoir s'emparent de lui : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Mt., XXVII, 46). Oui, Jésus a voulu que le cri spontané de la nature allât jusqu'à cette expression de détresse, pour montrer vraiment sa condition d'homme.

Et S. Thomas d'Aquin nous donne trois raisons de ces faits. Il fallait que Jésus pût satisfaire en souffrant pour le genre humain ; qu'il manifestât plus parfaitement la vérité de l'Incarnation, qu'il fût pour nous un modèle dans la façon de supporter nos maux... Vous l'avez entendu : un modèle... Aussi, quand vous souffrez, quand l'adversité vous atteint, quand le découragement gagne vos cœurs, souvenez-vous de l'exemple du Christ qui, homme comme vous, a voulu éprouver les mêmes sentiments que vous. Mais, à votre tour, ayez les sentiments mêmes de Jésus. Au jardin des Oliviers il a dit à son Père : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne » (Mt., XXII, 42). Et sur la croix : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains » (Luc, XXIII, 46).

* *

Ayez en vous les mêmes sentiments qu'avait le Christ. Lui, qui était de condition divine, il ne s'est pas prévalu de son égalité avec Dieu ; mais, au contraire, il s'est anéanti lui-même, prenant la condition d'esclave et se faisant semblable aux hommes. M. f., ayez les sentiments du Christ. Ainsi soit-il.

CONFERENCES DE CAREME SUR LES NOTES DE L'EGLISE

2e Dimanche de Carême

II

L'ÉGLISE EST UNE

Au *Credo* de notre prière quotidienne nous nous contentons d'affirmer notre foi à l'Eglise : « Je crois... à la Sainte Eglise catholique. »

Au *Credo* de la messe nous détaillons les articles de notre foi à l'Eglise : « Je crois l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, *et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.* »

Unité, sainteté, apostolicité, telles sont les marques ou, si vous voulez, les signes distinctifs de la véritable Eglise. Mais elles ne sont signes distinctifs que parce qu'elles sont d'abord ses *propriétés* dans le sens le plus rigoureux, quelque chose qui lui appartient exclusivement.

D'abord l'Eglise est *une*, homogène et unique, sans division au-dedans et sans confusion au dehors. Voyons donc la *nécessité*, la *nature* et le *fait* de cette unité.

I. — *Nécessité*

Même si Jésus n'avait jamais déclaré vouloir l'unité pour son Eglise, il serait facile de le déduire de la constitution qu'il lui a donnée. L'Eglise est une société sous l'autorité d'un Chef suprême qui décide en dernier ressort, et sans appel, de la foi et des mœurs. Elle est donc nécessairement *Une :* un seul chef, une même croyance, une même morale.

Pourtant N.-S. a voulu le notifier expressément pour ne laisser place à aucun doute.

Son Eglise est un bercail, une maison, un royaume. Or bercail, maison, royaume sous peine de se détruire doivent faire l'unité, car l'unité est la loi de l'être. Et il le dit : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; il me faut les aller chercher aussi ; elles écouteront ma voix ; et elles formeront un seul troupeau sous un seul pasteur » (Jo., X, 16) ; toute famille qui se divise contre elle-même, dans une lutte de frères contre frères, ne peut subsister ; tout royaume divisé contre lui-même est voué à la ruine et les maisons s'écrouleront les unes sur les autres (Mat., XII, 25, Mc., III, 24-25 ; Luc, XI, 17).

Et avant sa Passion, dans la sublime prière qu'il adresse à son Père pour son Eglise, il donne assez à entendre combien il veut parfaire cette unité, puisqu'elle doit imiter l'unité des trois Personnes divines : « Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un comme nous... Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, pour que, *eux aussi, ils soient (un) en nous,* afin que le monde croie que vous m'avez envoyé » (Jo., XVII, 11, 20-23).

II. — *Nature*

En quoi consiste cette unité de l'Eglise ?

Elle résulte de la profession d'une même foi, de la pratique d'un même culte, de la subordination à un même chef.

1° Unité de foi (Eph., IV) : ce que N.-S. a enseigné, comme il en a donné mission aux apôtres : « *omnia quæcumque mandavi vobis* » (Mat., XXVIII, 19-20), la doctrine du Christ comme dit S. Jean (II Jo., 10-11), la parole de Dieu, comme dit S. Paul (II Cor., XI, 13 ; Galat., II, 4 ; Tim., VI, 3). « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte point cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne lui dites pas : salut ! Car celui qui lui dit : salut ! participe à ses œuvres mauvaises » (II Jo., 10-11). Qui parle ainsi, avec la même intransigeance que S. Paul qui commande à Tite d'éviter l'hérétique (Tit., II, 10, cf. II Pet., II) ? C'est S. Jean, l'apôtre de la charité, qui disait par ailleurs : « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité est de Dieu » (I Jo., IV), parce qu'il se souvient de la prière de son Maître : « sanctifiez-les dans la vérité. »

2° Unité aussi de culte : « Une seule foi, un seul baptême » (Eph., IV). Et il s'agit de tous les autres sacrements à la suite de ce sacrement initial. Ecoutez S. Paul parler de l'Eucharistie : « Le pain que nous rompons n'est-il pas une communion au corps du Christ ? Puisqu'il y a un seul pain, nous formons un seul corps tout en étant plusieurs, car nous participons tous à un même pain » (I Cor., X, 17).

3° Enfin, au sommet, comme clef de voûte de l'unité de foi et de l'unité de culte, l'unité de gouvernement, de juridiction, de pouvoir suprême : un seul pasteur, auquel tous « agneaux et brebis », comme disait Jésus, doivent obéissance en tout ce qu'il faut croire et tout ce qu'il faut pratiquer.

III. — *Le fait*

Voilà, dans ses lignes essentielles, l'unité que doit présenter l'Eglise véritable du Christ.

Et nous le constatons dans l'Eglise catholique.

Elle est une dans sa foi. C'est chose si manifeste, que ses ennemis lui reprochaient son intransigeance. Il y a chez elle une formule courante qui détermine bien les frontières de cette unité. *In necessariis unitas :* unité dans les croyances nécessaires comme sont tous les grands mystères et tous les grands dogmes : Trinité, Incarnation, Rédemption pour ne citer que les principaux auxquels se ramènent tous les autres ; *in dubiis libertas,* liberté dans les questions non définies, liberté aux théologiens, à un S. Thomas d'Aquin, à un S. Bonaventure, à un S. Anselme d'expliquer chacun à leur façon les raisons de ces mystères, leur accord avec la raison

humaine, leurs analogies naturelles, comme celui de l'Incarnation ; *in omnibus charitas :* charité en tout, dans la présentation de ce qui est de foi et dans la discussion de ce qui n'est qu'opinion.

Elle est une dans son culte. Certaines cérémonies ou certains rites, par exemple dans le saint sacrifice de la messe, qui est l'acte par excellence du culte, peuvent diverger suivant les temps, les pays, les races, les Ordres religieux : des prières se font maintenant à la messe qui ne se faisaient pas aux premiers siècles de l'Eglise et si vous assistez à la messe du rite grec, vous pourrez vous trouver de prime abord quelque peu dépaysé ; mais aux premiers siècles comme aujourd'hui, chez les grecs comme chez les latins, la messe sera toujours la consécration du pain et du vin, la transsubstantiation. Et où qu'il voyage, le catholique se retrouve toujours chez lui.

Enfin elle est une dans son gouvernement. Certes des Eglises locales jouissent d'une certaine autonomie, mais d'abord dans l'obéissance au Pape. Qu'elles refusent cette dépendance, elles se jettent dans le schisme ; c'est un bois mort qui se sépare du tronc.

* *

Périodiquement se font sentir chez les membres les plus éminents et les meilleurs des Eglises séparées, hérétiques et schismatiques, des aspirations, des désirs, des velléités qui visent à l'union des Eglises.

Pourtant, comprenons bien, comme l'a nettement défini Pie XI dans son encyclique *Mortalium* que cette union ne peut se faire par une sorte de confédération des Eglises chrétiennes, où l'on se mettrait d'accord sur un minimum de vérités, quelques soient les croyances, par exemple sur la croyance en Dieu, ni par des concessions mutuelles dans lesquelles l'Eglise sacrifierait de son intransigeance doctrinale. Il ne s'agit pas de « s'entendre ». L'Eglise catholique fait des concordats avec les Etats, elle n'en fait pas avec les Eglises séparées.

Qu'il s'agisse des conversations de Leibnitz avec Bossuet ou des conversations de Malines du cardinal Mercier avec lord Halifax, il vient un moment où il faut dire avec Bossuet : « Pour l'Eglise catholique, le fond et pour ainsi dire la substance de tout son être, c'est la foi qu'elle déclare à tout l'Univers. Si vous n'admettez pas l'Eglise pourvue de tous ses privilèges, l'union n'est que factice et productrice de désordre ; *en définitive, il faut, ou quitter l'Eglise ou revenir à elle.* »

N'est-ce pas le bon sens même et les échecs de nos unions sacrées sur le terrain politique, n'en sont-ils pas la preuve ? L'union ne peut se faire que dans la vérité. Aussi, chaque année, au mois de janvier, nous prions non pour l'union, mais pour l'unité des Eglises.

3e Dimanche de Carême

III

L'ÉGLISE EST SAINTE

De tous les signes visibles de la véritable Eglise, celui qui rayonne davantage et lui gagne le plus de fidèles, c'est celui de sa sainteté. Son unité magnifique impressionne davantage l'intelligence que le cœur et c'est par le cœur qu'on gagne le monde. La sainteté, au contraire, surtout sous sa forme de charité au service de toutes les misères et de pureté au-dessus de toutes les fanges, voilà ce qui parle haut et qui persuade.

Rappelez-vous la réflexion des païens à l'apparition du christianisme : « Oh ! ces chrétiens, voyez comme ils s'aiment ! »

Nous verrons d'abord que la véritable Eglise *doit être sainte,* ensuite que l'Eglise catholique *est sainte.*

I. — *Elle doit être sainte*

Parmi tant d'autres sociétés qui ont reçu ou se sont donné mission de promouvoir le bonheur temporel de leurs adhérents, l'Eglise se détache pour nous comme une société spirituelle dont le but est de nous élever, de nous perfectionner, de nous sauver, en un mot de nous sanctifier.

Pour cela, il importe que tout ce qu'elle représente et met en œuvre puisse atteindre ce but. En elle, tout ce qui compose une religion : doctrine, morale, culte, doit nous aider à nous soulever au-dessus des passions, des péchés et du mal et nous porter en haut. Sans cela elle ne répondrait pas à sa mission.

Supposez une Eglise enseignant la primauté de l'Etat sur Dieu, ou, ce qui revient au même, donnant la volonté du pouvoir civil comme la suprême loi du gouvernement, nous aurions là un signe évident qu'elle ne peut être la véritable Eglise. Sa doctrine même serait entachée d'une erreur fondamentale qui nierait la supériorité infinie de Dieu. Notre raison comme notre foi sont d'accord avec les apôtres pour déclarer : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Supposez encore que sa morale soit si lâche, qu'elle favorise les passions humaines, comme étaient les religions païennes qui avaient divinisé tous les vices. Malgré les commodités qu'y trouverait notre nature déchue, ici pareillement la droite raison devrait conclure : il n'est pas possible que ce soit la véritable Eglise du Christ. Comme l'Evangile, celle-ci doit enseigner qu'il faut maîtriser ses passions, que le chemin du ciel est étroit, que le royaume de Dieu souffre violence.

Supposez enfin que son culte présente des pratiques contraires à la dignité ou à la morale humaine, comme celles dont les païens de l'Empire romain accusaient les chrétiens de se rendre coupables dans leurs mystères. Un culte aussi sanguinaire ou licencieux con-

vaincrait pareille Eglise de fausseté. Sa mission n'est pas d'avilir mais d'élever.

Bien plus, pour qu'une Eglise se présente à nous comme l'authentique Eglise du Christ, il ne suffit pas que sa doctrine, sa morale, son culte soient la reproduction du message de religion, de charité, de pureté de N.-S. Il faut encore qu'elle fasse la preuve de sa valeur sanctificatrice par ses résultats. Si elle est vraiment ouvrière de sanctification, malgré les déchéances des hommes, elle a dû au cours des siècles écoulés depuis le Christ élever le niveau de l'humanité et produire des héros et des saints. Que serait une Eglise sainte qui n'aboutirait pas ? Un bon arbre porte de bons fruits. Sa stérilité montrerait qu'elle n'est pas ce qu'elle prétend.

Toute la doctrine du Christ tend à la sanctification du monde. Il vient répandre son sang pour la multitude ; il est le médecin pour soigner et guérir les malades ; il est le bon Pasteur à la recherche de la brebis perdue. Quand il prie, c'est pour notre sanctification : « sanctifiez-les dans la vérité » ; quand il enseigne, c'est pour prêcher non une justice de façade, comme celle des pharisiens, mais une religion en esprit et en vérité, la droiture de conscience, la justice du cœur ; quand il s'adresse aux âmes capables de l'entendre, il demande même une perfection sur le modèle de celle du Père. L'exemple qu'il donne et qu'il nous donne afin que nous l'imitions, comme il le recommande à ses apôtres, c'est celui de toutes les vertus, depuis l'honneur à rendre à son Père jusqu'à la miséricorde pour les plus petits parmi nous. Voilà son message.

Je ne pourrais croire qu'elle est son Eglise, la société qui ne tiendrait pas le même langage et qui ne m'offrirait pas parmi ses membres des disciples pareils à leur Maître.

II. — *Elle est sainte*

Or l'Eglise catholique peut hardiment se présenter à l'humanité comme cette école de sainteté fondée par le Christ.

Croyez-en le témoignage d'un protestant même, et qui a quelque autorité, Guizot. Il a écrit dans ses *Méditations et Etudes morales* : « Le catholicisme est la plus grande et la plus sainte école de respect qu'ait jamais vu le monde... Je porte à l'Eglise catholique un profond respect. Elle a été pendant des siècles l'Eglise chrétienne de toute l'Europe, elle est la grande Eglise chrétienne de la France. Je regarde sa dignité, sa liberté, son autorité morale comme essentielles au sort de la chrétienté tout entière. »

Est-il besoin de faire la preuve de la sainteté de sa doctrine, de sa morale et de son culte ? S'il y a un reproche qu'on pourrait lui adresser, ce serait plutôt d'être trop exigeante pour notre nature humaine. Elle demande et prescrit à tous ses fidèles la rigoureuse observation des commandements de Dieu, c.-à-d. de la loi naturelle même, et elle les entraîne toujours plus haut, jusqu'aux sommets de la perfection, en proposant aux meilleurs d'entre eux la pratique des conseils évangéliques.

Et la sainteté de ses membres, l'efficacité et la fécondité de sa doctrine ?

Sans doute — et on le signale assez — il y a des catholiques qui ne font pas honneur à leur Eglise, au point de paraître parfois pires que les autres. Mais qu'on s'en étonne, n'est-ce pas le signe que cette Eglise est maîtresse de toutes les vertus et vraiment sainte en elle-même. Et que ces défaillances et ces défections se produisent, n'est-ce pas la loi commune de toute société, inhérente à la faiblesse des hommes, qu'il y aura toujours de l'ivraie mêlée au bon grain et « qu'il est impossible qu'il n'arrive pas de scandales » (Luc, XVII, 1). Il n'empêche que dans son ensemble et à toutes les époques, même aux temps de relâchement, l'Eglise catholique a été dans le monde un ferment de vertu, de justice et de pureté et que le meilleur de ce qu'on appelle notre civilisation est son œuvre.

Est-il besoin même de faire la preuve que l'humanité lui doit des exemplaires de sainteté éminente, héroïque, incomparable ? Ceux qui lui reprocheraient que les prêtres ne sont pas tous des Curés d'Ars et ses fidèles des saints Louis ou des Vincent de Paul, sont sans doute les mêmes qui s'irritent de tant de béatifications et de canonisations. Aux pires époques d'irréligion, de barbarie et de licence des mœurs, elle a épanoui les plus belles fleurs de pureté, de charité et de foi.

Elle peut faire défiler devant nous ses apôtres et ses missionnaires, ses martyrs des premiers siècles et d'aujourd'hui, la théorie interminable de ses vierges, la foule incalculable de ses saints de toute nation, de tout temps, de toute condition.

Même en notre temps — je veux dire depuis la Révolution qui a fait éclater l'insurrection contre Dieu même et toutes ses lois — apôtres, martyrs, vierges ne sont pas moins nombreux qu'aux beaux âges de foi. Un journal catholique a publié récemment la liste des saints du XIX^e^ siècle, officiellement reconnus par l'Eglise. Ce palmarès n'est pas inférieur à celui des autres époques.

Nous ne nierons certes pas que d'autres Eglises, l'Eglise orthodoxe ou l'Eglise protestante ne nous offrent pas, à l'occasion, quelque bel exemple de charité ou d'altruisme. Il reste en elles une part de vérité qui est capable de susciter dans certaines âmes droites et de bonne foi, de fortes personnalités. Mais ce n'est qu'en vertu de ce qu'elles conservent encore de l'héritage du Christ et jamais à ce degré et dans la proportion où la sainteté fleurit dans l'Eglise catholique : là il apparaît bien que c'est son terrain et son climat.

* *

De la sainteté incomparable et héroïque de l'Eglise, Zola lui-même a fait un tableau sai-

sissant. « Leur nombre est infini, écrit-il, il y a des évêques et des moines,... des mendiants et des seigneurs de race royale, des ermites nus mangeant des racines... Des mortifications, des jeûnes les purifient. Ni froment, ni huile... La prospérité, la santé sont en mépris, la joie commence aux privations qui tuent le corps » *(Le Rêve,* II).

Quand une Eglise produit parmi les hommes, enclins au plaisir et à l'orgueil, d'aussi extraordinaires spécimens d'humanité, il faut bien crier au miracle, et reconnaître à ce miracle que cette Eglise est la véritable Eglise du Christ.

4e Dimanche de Carême

IV

L'ÉGLISE EST CATHOLIQUE

Joseph de Maistre, si intéressant à relire sur la question de l'Eglise, écrivait : « Une grande et magnifique cité d'Europe se prête à une expérience intéressante que je propose à tous les penseurs. Un espace assez resserré y réunit des Eglises de toutes les communions chrétiennes. On y voit une Eglise catholique, une Eglise russe, une Eglise arménienne, une Eglise calviniste, une Eglise luthérienne ; un peu plus loin se trouve l'Eglise anglicane : il n'y manque, je crois, qu'une Eglise grecque. Dites donc au premier homme que vous rencontrerez sur votre route : « Montrez-moi l'Eglise orthodoxe, chaque chrétien vous montrera la sienne, grande preuve déjà d'une orthodoxie commune. Mais si vous dites : Montrez-moi l'Eglise *catholique,* tous vous répondront : la voilà et tous vous montreront la même. Grand et profond sujet de méditation. Elle seule a un nom dont tout le monde convient... » *(Du Pape,* IV, 5).

Notre Eglise pourrait s'appeler comme de son nom propre : « l'Eglise une » la « sainte Eglise », l' « Eglise apostolique », puisque ce sont là des propriétés qui lui appartiennent exclusivement. Nous la nommons très souvent la « sainte Eglise ». Pourtant son nom propre le plus répandu, c'est bien celui-ci : *l'Eglise catholique.*

Et qu'entendons-nous par là, par ce mot catholique, synonyme d'universelle ? — 1° Une *universalité de fait* ou de réalisation, c.-à-d. qu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties du monde et qu'elle compte plus de fidèles que les autres sociétés chrétiennes ; — 2° surtout, une *universalité de droit* ou de nature, c.-à-d. que par tout ce qui la constitue, l'Eglise est destinée à tous et peut s'étendre à tous.

I. — *Universalité de fait*

Déjà, dès le Ier siècle, S. Paul pouvait écrire aux Romains : « Votre foi est annoncée *par tout l'univers* » (Rom., I, 8). Evidemment il ne voulait parler que de l'univers alors connu ; mais n'est-ce pas déjà chose merveilleuse que la dispersion à travers le monde de ces douze apôtres que rien ne prédestinait pour ces missions en pays lointains, ni leur métier de pêcheurs, ni leur peu d'instruction, ni leur caractère, avant qu'ils aient reçu de N.-S. l'ordre formel : « Allez, enseignez toutes les nations. »

Cette diffusion n'a cessé de s'étendre au cours des siècles. Après et avant même l'effondrement de l'Empire romain, l'esprit de conquête apostolique avait porté les missionnaires jusque chez les peuples barbares. Rien n'arrêtait son élan.

Aujourd'hui, si l'on veut faire le point, les statistiques les plus récentes nous montrent que le chiffre de ses fidèles est supérieur et de beaucoup à celui des autres Eglises chrétiennes. Le total des catholiques est de 400 millions. Sans doute sur ces 400 millions, un certain nombre, hélas ! ne sont catholiques que de baptême ou de nom, mais il faut dire la même chose des autres Eglises chrétiennes, et des diverses sociétés religieuses où la croyance demande quelque effort dans l'ordre moral.

Et cette universalité territoriale est aussi universalité sociale. L'Eglise ne se recrute pas uniquement dans une classe privilégiée ou dans une classe déterminée de la société. On trouve chez elle des pauvres et des riches, des employés et des patrons, des simples et des savants, en un mot des hommes de toute condition. Et cela à travers toutes les vicissitudes de l'histoire, malgré les persécutions des trois premiers siècles, malgré les hérésies qui survivent, malgré le protestantisme du XVIe siècle, le philosophisme du XVIIIe, le laïcisme du XIXe.

Pourtant cette universalité effective à laquelle on songe d'abord quand on parle de l'Eglise catholique, et qui frappe peut-être davantage les foules, n'est pas celle qui importe le plus, ni qui distingue vraiment notre Eglise des autres. Il est évident qu'elle ne pouvait être, au début, et qu'elle ne sera jamais que relative, et cela dans la pensée même de son fondateur N.-S. La diffusion de l'Evangile devait suivre nécessairement une marche progressive, dont le Christ lui-même a tracé le plan aux apôtres : « Vous serez mes témoins en Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre... », et cette universalité ne sera jamais achevée, totalement accomplie, faite définitivement puisque le même Christ a annoncé qu'il y aura toujours, dans le monde, jusqu'à la fin des temps, des méchants parmi les bons, comme il y a dans un champ de l'ivraie parmi le bon grain !

II. — *Universalité de droit*

Ce que nous revendiquons pour notre Eglise comme sa propriété distinctive c'est, avant tout, son universalité naturelle, son aptitude à s'étendre à toutes les nations prises dans leur ensemble, parce qu'elle s'élève au-dessus de tout individualisme, de tout particularisme

et de tout nationalisme, par ses trois éléments constitutifs : sa doctrine, son culte, son gouvernement.

a) Sa doctrine peut éclairer toutes les nations et répond à toutes les aspirations légitimes même les plus hautes de tous les hommes. Elle est au-dessus de toutes les particularités des individus, des peuples, de leurs conditions sociales. Aucun de ses dogmes, ni aucune de ses lois ne s'accommode ou ne change suivant les mœurs, les habitudes, les exigences de telle époque ou de tel pays. « Désormais, écrira S. Paul, il n'y a plus de d'homme libre, d'homme ou de femme. Vous n'êtes tous qu'un dans le Christ Jésus » (Gal., III, 24).

« L'Eglise romaine est catholique, c'est-à-dire universelle, au sens profond et évangélique du mot, parce qu'elle a toujours su, dans sa course déjà longue à travers les siècles, se préserver des particularismes qui, chez les sectes dissidentes, ont altéré, humanisé, matérialisé l'universalisme de la religion de Jésus » (Poulpiquet, O. P., *La notion de catholicité)*.

b) Pas plus que sa doctrine, son gouvernement n'est national, mais au contraire international, ou mieux « supranational », au-dessus des nations et des partis. Il ne relève d'aucun Etat ni d'aucun César. La nomination du Pape n'appartient pas à l'autorité civile, mais à ses pairs, les cardinaux de la Sainte Eglise, dont le Collège comprend des membres de toutes les nations, et c'est du Pape, non des autorités civiles de chaque pays, que les évêques reçoivent leur juridiction.

N'allez pas pour autant en faire des internationalistes, au sens péjoratif d'aujourd'hui, comme les gouvernements persécuteurs qui les accusent, invariablement, d'être à la solde de l'étranger. La calomnie est par trop grossière; chacun sait que ce ne sont pas des révolutionnaires ; d'aucuns trouveraient même qu'ils donnent trop de preuves de loyalisme. Leur devise est celle du Christ : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

c) Comme sa doctrine, son culte est le même pour tous. Les moyens de salut qu'elle offre, les sept sacrements ne varient pas selon les pays ou les exigences intellectuelles des individus. Et la messe, acte central de son culte, est offert du lever au couchant pour appliquer à chacun la rédemption par le Christ.

* *

Dans la parabole du semeur, qu'il a voulu lui-même expliquer, N.-S. avait annoncé la catholicité ou l'apostolicité de son Eglise, de son royaume comme il disait : le champ est le monde. Après dix-neuf siècles, la prophétie s'accomplit sous nos yeux et nous invite à nous enraciner dans notre foi. Par ses conquêtes réalisées, mais plus encore par ses tendances immuables, notre Eglise est vraiment catholique, elle est faite pour le monde entier.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXIV

LA RÉFORME CATHOLIQUE

La « réforme religieuse » tant désirée et depuis si longtemps entreprise par les conciles du XV^e^ siècle, compromise par la révolution protestante au XVI^e^, s'accomplit enfin *dans* l'Eglise et *par* l'Eglise. Au libre examen qui discute et raisonne à perte de vue, pour aboutir à la négation ou à l'anarchie des croyances, l'Eglise oppose son autorité doctrinale et disciplinaire. C'est l'Evangile et l'Evangile est infrangible ; les paroles des hommes passent, celles de Dieu demeurent.

Cette réforme au XVI^e^ siècle fut l'œuvre du Concile de Trente qui devait durer, avec deux interruptions importantes, du 13 décembre 1545 au 4 décembre 1563. Pourtant, il serait inexact de croire que la réforme catholique a débuté seulement au Concile de Trente. En réalité, elle commença plus de trente ans plus tôt. Et s'il est vrai que le concile peut être considéré comme le point de départ de la réforme *officielle*, il est non moins vrai qu'il avait été précédé par un mouvement de réforme *spontanée*, due à des initiatives privées, dont les deux centres d'action furent l'Italie et l'Espagne. Peut-être même, n'est-il pas exagéré de prétendre que le Concile lui-même n'a été rendu possible et n'est parvenu à son but que grâce à cette phalange de réformistes. Le triste siècle de Luther, de Calvin, de Zwingle, d'Henri VIII et d'Elisabeth d'Angleterre, fut aussi le siècle glorieux de S. Pie V, de S. Charles Borromée, de saint Ignace de Loyola, de S. François-Xavier et de Ste Thérèse d'Avila.

* *

Le Concile de Trente va pouvoir inaugurer de vraies et durables réformes.

L'épiscopat se réforme partiellement, moins complètement que la papauté, à cause de l'ingérence des souverains dans les nominations ou les élections. César... empiète.

Les anciens Ordres religieux suppriment les abus les plus répréhensibles et de nouvelles Congrégations surgissent partout, élevées à un très haut degré de l'esprit apostolique.

L'œuvre des Missions, soit chez les hérétiques, soit dans le Nouveau Monde, atteste la vitalité rénovée de l'Eglise et l'activité bienfaisante de ses religieux.

Des écoles populaires sont créées là où elles faisaient défaut ; de nombreux collèges, ceux des Jésuites surtout, et bien d'autres comblent une lacune de l'enseignement, répondant ainsi à des besoins du temps que ne pouvaient plus satisfaire les vieilles institutions scolaires.

Des séminaires sont créés et élèvent le niveau moral et intellectuel du clergé. Celui-ci, à son tour, stimulé et puissamment aidé par les religieux, travaille chaque jour à ranimer